

Fin ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 20 février 1934

1 C'est une fin et un commencement à la fois : la fin d'une histoire amusante, et le commencement d'une histoire nouvelle. Nous ne savons si cette histoire nouvelle atteindra le même degré d'amusement que l'histoire achevée, ou si elle restera en deçà, ou si elle le dépassera, mais ce sera une histoire qui ne sera pas sans son plaisir, doux ou amer en tout cas. Quant à l'histoire amusante qui s'est achevée hier, c'est l'histoire du différend survenu entre le nouveau Haut-Commissaire et le chef de notre ministère, le bon homme. Quant à l'histoire nouvelle, qui a commencé hier, c'est l'histoire de la relation ordonnée qui existera désormais entre les deux hommes, maintenant que les visites ont été échangées. La vérité est que l'histoire de ce différend ne fut pas sans un esprit qui suscite l'admiration et amène le sourire ; elle alliait une comédie plaisante à un sérieux effrayant, puis elle s'est achevée comme elle devait s'achever, ou plutôt comme elle aurait dû commencer. Et les gens se sont demandé : à quoi servait toute cette activité, toute cette agitation ? À quoi servaient toute cette protestation et cette querelle ? À quoi servaient ces lèvres pincées, ces fronts plissés, et ce voile sombre et emprunté de maussaderie ?

2 L'histoire s'est achevée par ce par quoi elle aurait dû s'achever : le chef du ministère a commencé par rendre visite au Haut-Commissaire. Et l'histoire s'est achevée par ce par quoi elle aurait dû commencer ; car le premier ministre aurait dû visiter la résidence du Haut-Commissaire avant de s'attendre à ce que le Haut-Commissaire vînt chez lui. À quoi servait donc tout ce va-et-vient ? À quoi servait tout ce tiraillement ? À quoi servaient ces articles enflammés et ces colonnes agitées, publiés dans les journaux et répandus parmi le peuple — critiquant la conduite du Haut-Commissaire, soutenant la position du bon homme, défendant l'indépendance de l'Égypte, et niant le privilège que les Anglais réclament pour leur représentant ? À quoi servait de ressusciter une vieille histoire, et de publier ce qui avait été tenu caché dans les comptes rendus de la Chambre des députés à l'époque de la coalition ? À quoi servait d'exiger que le Haut-Commissaire fût traité comme les autres représentants politiques — reçu par personne à son arrivée, visité par personne jusqu'à ce qu'il rendît lui-même la première visite ? À quoi servait d'insister pour que le Haut-Commissaire présentât ses lettres de

créance à Sa Majesté le Roi, comme les autres représentants politiques présentent les leurs ? Et puis à quoi servait de troubler notre ministre plénipotentiaire à Londres, et de susciter une discussion entre lui et le Foreign Office britannique, jusqu'à ce qu'on supposât qu'une crise politique aiguë était survenue entre le Caire et la capitale britannique, susceptible de s'étendre loin ? À quoi tout cela servait-il, puisque l'affaire s'est achevée là où elle devait s'achever, et puisque l'affaire s'est achevée par ce par quoi elle aurait dû commencer ? Vous pouvez poser ces questions, et poser d'autres questions encore, mais vous n'obtiendrez aucune réponse.

3 Quant à ceux qui se sont empressés de soutenir le ministère, et qui ont demandé aux Égyptiens de ne pas être avares de leur appui envers lui, et qui ont pressé les Égyptiens de couvrir ses arrières et de fortifier sa résolution dans ce qu'il avait entrepris — réclamer son droit, préserver sa dignité, défendre l'indépendance, et obtenir l'égalité entre le représentant anglais et les représentants des autres nations en Égypte — ces gens vous répondront par un silence ferme, un mutisme éloquent ; ils oublieront toute cette histoire, et vous parleront d'autre chose, de choses qu'il vous plaira ou non d'entendre, mais ils en parleront en tout cas, car leurs journaux doivent être publiés, et publiés pleins, non vides ; et ils ne peuvent rien dire de cette histoire, maintenant que Dieu en a détourné le mal du ministère, et maintenant que Dieu a épargné à notre premier ministre, le bon homme, le souci qu'elle lui coûtait. Mais qu'un autre différend surgisse entre le bon homme et le Haut-Commissaire, et que le bon homme ait besoin d'appui, ou de quelque chose qui y ressemble, ces journaux pourront, Dieu voulant, attaquer les Anglais, rappeler leur agression et leur tyrannie, et nier le privilège qu'ils réclament sur les autres étrangers ; et ils pourront, Dieu voulant, feuilleter les comptes rendus de la Chambre des députés et du Sénat des jours de la coalition, ou des jours du pouvoir wafdiste, pour y trouver quelque position parmi ces positions où l'Égypte réclamait sa dignité, et où l'Égypte tenait ferme à son droit ; et ils pourront, Dieu voulant, publier ce qui en a été tenu caché, et demander aux Égyptiens de soutenir le premier ministre.

4 Et si le différend s'achève par la soumission, le contentement et l'acceptation du décret de Dieu, comme s'est achevé le différend d'hier, alors ces journaux pourront, Dieu voulant, se retirer dans le silence, et refermer leurs portes derrière eux aussi fermement que des portes peuvent se refermer. Et ainsi les gens jouent avec l'esprit des gens, et les gens se moquent des gens, et les gens jouent avec le sentiment national

comme les enfants jouent avec ces petites billes qu'ils façonnent en pierre ou en verre.

5 Quant aux autres journaux, ceux qui avaient été embarrassés et confus, ne mentionnant ce différend qu'à contrecœur, et ne s'y arrêtant que brièvement — jusqu'à ce que les choses s'intensifiassent, et que la tension devînt sévère, et qu'on dît que le premier ministre avait démissionné — ces journaux ont défendu la démission du premier ministre, et prétendu qu'elle était une démission honorable, de celles qui relèvent la tête, lavent le nom, améliorent la réputation, et immortalisent le nom du premier ministre dans l'histoire. Quant à ces journaux, ils savent comment répondre, et ont déjà montré comment ils répondent ; ils ont publié leur réponse ce matin, visible à qui Dieu accorde quelque courage pour lire le journal al-Chaab. Cette réponse est chose légère, non moins amusante que l'histoire elle-même : al-Chaab est satisfait, content ; al-Chaab est ravi, joyeux, parce que Dieu a levé du ministère le mal de ce différend. Al-Chaab ne se satisfait pas du contentement, ni ne se contente du plaisir seul, mais étend son espoir plus loin encore, ouvrant au ministère des portes d'attente, et trouvant en tout genre de confiance un avenir brillant et florissant. Car la réconciliation atteinte hier est, aux yeux d'al-Chaab, et aux yeux des partisans du ministère, naturellement, une preuve manifeste que les moyens de vivre sont prolongés pour le ministère, et que les portes de l'espoir se tiennent ouvertes pour le premier ministre. Combien, donc, l'opposition s'est-elle trompée elle-même, combien s'est-elle précipitée dans l'espoir, combien s'est-elle complue dans l'attente — et avec quelle rigueur, alors, la déception, et l'amertume du désespoir et de la désolation, se sont-elles abattues sur elle !

6 Et ainsi la colère du premier ministre contre le Haut-Commissaire fut honorable hier, et le contentement du premier ministre devant ce que demandait le Haut-Commissaire est devenu honorable aujourd'hui ; et ainsi le premier ministre eut raison quand il se mit en colère, et le premier ministre eut raison quand il se contenta ; et ainsi le premier ministre fut bien avisé quand il refusa d'aller chez le Haut-Commissaire, et bien avisé quand il accepta d'aller chez le Haut-Commissaire. Et il n'y a nul mal en cela pour le journal al-Chaab, car le premier ministre est un bon homme, et tout bon homme est un homme infaillible, et tout homme infaillible est un homme bien avisé, qui a raison quand il refuse, et qui a raison quand il accepte, qui agit bien quand il se retient, et qui agit bien quand il avance — aucun mal ne peut lui venir de quoi que ce soit, et

aucun mal ne peut venir de lui à quoi que ce soit.

7 Et pourtant, qu'est-ce que les Anglais voulaient du premier ministre ? Ils voulaient qu'il allât visiter le Haut-Commissaire, afin que le Haut-Commissaire pût ensuite venir chez lui ; le premier ministre refusa cela, et persista dans son refus, et répugna à faire le trajet deux fois, disant : « Je suis allé à la gare, donc je n'irai pas à la résidence. » En cela, le premier ministre rompait, selon les Anglais, avec l'usage, et défendait, selon les partisans du ministère, l'indépendance. Que fit alors le premier ministre ? Il se rendit à la résidence du Haut-Commissaire, comme les Anglais le lui avaient demandé, puis reçut le Haut-Commissaire, comme les Anglais le lui avaient proposé.

8 Qu'a-t-il donc fait ? Et qu'a-t-il laissé de côté ? Qu'a-t-il accepté ? Et qu'a-t-il refusé ? Il n'a rien fait, et n'a rien laissé de côté ! Il n'a rien accepté, et n'a rien refusé ! Il a simplement suivi la voie de ses collègues premiers ministres, sauf qu'il a montré de la répugnance au début, puis a été contraint d'accepter — plutôt au ciel qu'il n'eût pas répugné, puisqu'il a fini par accepter ; ou plutôt au ciel qu'il n'eût pas accepté, puisqu'il répugnait au début. Mais qu'y faire ? C'est ainsi que se comportent les bons hommes ; quant aux autres premiers ministres, ils acceptent sans répugnance, parce qu'ils ne sont pas des bons hommes, ou ils demeurent répugnants sans jamais accepter, parce qu'ils ne sont pas des bons hommes non plus.

9 Et pourtant, malgré tout cela, notre premier ministre mérite d'être félicité, et il est digne qu'on lui offre des éloges ; et nous ne sommes avares ni de félicitations, quand il les mérite, ni d'éloges, quand il les a gagnés ; et il est, sans doute, digne de félicitations, digne d'éloges, cette fois.

10 On disait qu'il avait démissionné, ou qu'il voulait démissionner, et nous l'avons démenti, et nous avons conseillé au premier ministre de ne pas faire ce pas ; car il n'était pas convenable que le chef du ministère démissionnât simplement parce qu'il était en désaccord avec le Haut-Commissaire, et si l'une des deux parties en litige devait céder le terrain à l'autre, ce n'était pas au premier ministre de le céder ; et nous n'avons jamais vu un premier ministre démissionner parce qu'il était en colère contre un représentant politique étranger. Notre premier ministre a accepté ce conseil, et s'est contenté de cette opinion, et est resté à son poste, et a fait, pour cela, un sacrifice difficile et dur pour lui-même : il a consenti à être celui qui rendrait la première visite au Haut-Commissaire,

bien qu'il eût résolu, disait-on, de ne pas le faire. Il convient que nous louions le premier ministre d'avoir accepté le conseil que nous lui avons offert, et d'avoir fait sienne l'opinion que nous lui avons présentée. Il convient que nous louions le premier ministre de s'être mis de côté pour l'Égypte, d'avoir sacrifié les considérations privées aux considérations publiques, et d'avoir pris sur lui ce qu'il n'aimait ni ne voulait, afin qu'on ne pût pas dire qu'un différend entre les Anglais et le premier ministre de l'Égypte avait forcé le ministère à démissionner. Et c'est ainsi que cette histoire amusante est parvenue à la fin à laquelle elle devait parvenir, et s'est achevée par ce par quoi elle aurait dû commencer.

11 Et hier a commencé une autre histoire, dont nous ne savons comment elle se déroulera ; mais nous espérons que le premier ministre n'acceptera ni ne refusera rien sans réflexion, et sans longue réflexion, et sans demander et chercher conseil ; car cela est propre à le protéger de s'empêtrer, comme il s'est empêtré, dans l'affaire de savoir qui devait rendre la première visite, et cela peut le protéger d'affaires dont il n'y aurait peut-être pas d'issue sinon en quittant le siège du gouvernement. Le premier ministre sait fort bien que rien ne serait plus dur pour l'Égypte, ni plus nuisible pour elle, que sa démission, laissant les sièges du gouvernement vides d'un ministère comme le sien — un ministère fondé sur la fermeté et la résolution, sur la préservation de la dignité, et sur la défense de l'indépendance, par la grâce de cette bonté qui remplit le cœur des bons hommes.